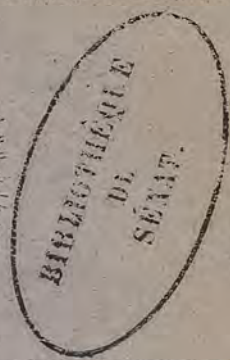


Cote 57

578

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

Cote 578

LES
BRUITS DE PAIX,
O U
L'HEUREUSE ESPÉRANCE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉE DE VAUDEVILES ET D'AIRS
NOUVEAUX.

Par les Citoyens CHARLES-LOUIS-TISSOT
et JOSEPH AUDE.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la Cité-Variétés, le 4 fructidor,
et à Versailles le 7 du même mois, an IV^e
de la République Française.

A PARIS.

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les Galeries
du Théâtre de la République, à côté du
Passage vitré.

1796.

BIBLIOTHÈQUE
DE
SÉVAT.

PERSONNAGES.

ARTISTES.

Mr. VERSEUIL, père, . . Citoyen Dumont.

SOPHIE VERSEUIL, . . Citoyenne Julie.

DORVILLE, *Prétendu de Sophie*, Cit. Guibert.

DUROC, *Ami de la Maison, Intrigant, Homme-
d'Affaires*, Citoyen Tiercelin.

LA MERE HENRI, *Cuisinière, Bavarde*,
. Citoyenne Lacaille.

BLAISOT, *son fils, Domestique*, Cit. Brunet.

VOISINS et VOISINES.

*La Scène est dans la Maison de M. VERSEUIL.
Elle représente un Salon, attenant à une Salle
à manger, où l'on fait les préparatifs d'un
Festin qui va avoir lieu.*

Nous, soussignés, déclarons avoir cédé à la cit. TOUBON, les droits d'imprimer et de vendre LES BRUITS DE PAIX, ou L'HEUREUSE ESPÉRANCE, Comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles; nous réservant nos droits d'auteurs par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de la république. Paris, ce 6 fructidor an IV. de la République française. *Nota.* Le droit exclusif de laisser jouer ladite Pièce sur tous les théâtres de la République, appartient aussi à la cit. THOUBON. *Sigu.* CHARLES-LOUIS TISSOT et JOSEPH AUDE.



L E S
BRUITS DE PAIX.

Le Théâtre représente un Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

D U O.

BLAISOT, LA MÈRE HENRI.

BLAISOT, *des Serviettes sous les bras, allant et venant.*

Air : Je te casserai la gueule et la mâchoire

O H ! quelle gêne et quel ennui ,
Nous avons du monde aujourd'hui ;
Laissez-moi finir mon affaire.

La Mère HENRI.

Quand pour lui mes soins ont tout fait ,
Entendez ce mauvais sujet ,
Il fait le discret ,
Il garde un secret ,
Voyez comme il parle à sa mère.

A ij

2^e Couplet.

BLAISOT.

Oh ! vous brûlez d'avoir fini,
 Pour conter les secrets d'autrui ;
 Morguenne, occupez-vous des vôtres.

La Mère HENRI.

Qu'il est impertinent et sot !

BLAISOT.

Non , non , je réponds comme il faut ,
 C'est un grand défaut
 De dire son mot
 Sur ce qui regarde les autres.

La Mère HENRI.

Quelle patience ! quelle patience ! bon Dieu ! tu
 fais bien de me manquer de respect ; je suis trop
 bonne.

BLAISOT.

Vous êtes ma mère ; vous pouvez me commander
 tout , je le sais ; mais , quoique ça , je risque le mot :
 vous ne devez pas savoir de quoi il retourne dans les
 disputes de la maison.

La Mère HENRI.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

BLAISOT.

Parce que M^r Verseuil n'aime pas les caquets.

La Mère HENRI.

Et qu'est-ce qui fait des caquets ?

B L A I S O T.

Je ne suis pas assez mal éduqué pour vous dire que c'est vous ; je connois les devoirs d'un fils : mais ce qu'on vous dit le matin , on est bien sûr que tout le voisinage le sait le soir.

La Mère H E N R I.

Encor . . . voyez un peu l'impertinence . . . m'appeller moi . . . femme à caquets , en face de moi-même ; moi , qui ne me mêle de rien , qui ne dis rien , qui ne m'occupe des affaires de personne.

B L A I S O T.

Oui , vous en avez donné une belle preuve le jour du raccomodement du procès , qu'on auroit manqué de finir par votre indiscretion. Vos coups de langue avoient tout gâté.

La Mère H E N R I.

Comment , pour deux petits mots que je dis à la voisine , sans y penser malice , en manière de conversation.

B L A I S O T.

Ces deux petits mots alloient faire de grands chagrins à tout le monde.

La Mère H E N R I.

Est-ce encore pour cela que Mr Verseuil est en colère ? est-ce pour cela que Sophie est triste ; que Mr Dorville s'en va ? quel rapport ce que j'ai dit pourroit-il avoir ?

BLAISOT.

Vous n'y êtes pas, c'est à présent une autre chose ;
tenez, foi de Blaisot, c'est pour la dernière fois ;
je vais vous conter ça, puisque vous le voulez, mais
si vous dites un mot.

La Mère HENRI.

Parle, parle, mon fils.

BLAISOT.

Air : *Des deux Tuteurs.*1^{er}. Couplet.

Si je me rends, prenez-y garde,
C'est bien pour la dernière fois ;
Votre langue a fait tant d'exploits, (bis.)
Qu'avec regret je me hazarde.
Je suis sûr qu'elle parlera ;
Je suis sûr qu'on me renverra ;
Morbleu, morbleu, morbleu, morbleu,
Morbleu, morbleu plus de harangue ;
On vous le dit journellement,
Un coup de pistolet souvent,
Fait moins de mal qu'un coup de langue.
Morbleu, morbleu, morbleu, morbleu, (bis.)
Un coup de pistolet souvent
Fait moins de mal qu'un coup de langue. (Bis.)

La Mère HENRI.

Quand je te le dis, mon pauvre Blaisot, je ne
compromètrai pas ton secret.

DE PAIX.

BLAISOT.

2^e. Couplet.

Je connais votre maladie ,
Allez , je ne suis pas un sot ;
Dès que j'aurai lâché le mot , (bis.)
De parler vous aurez envie.
Malgré vous , il faudra soudain
Le redire à chaque voisin.
Morbleu , morbleu , morbleu , morbleu ,
Morbleu , faites un sacrifice ,
Vous n'en mourrez peut-être pas ;
Quoique vous taire , en pareil cas ,
Soit pour vous le plus grand supplice.
Morbleu , morbleu , morbleu , morbleu , (bis.)
Quoique vous taire , en pareil cas ,
Soit pour vous le plus grand suplice. (Bis.)

La Mère HENRI.

Peux-tu être obstiné comme cela , quand je te promets de ne pas dire un seul mot.

BLAISOT.

A la bonne heure , voici ce que c'est ; Mademoiselle Sophie pleure , parce que M^r Dorville s'en va ; M^r Dorville s'en va , parce que le père de Mademoiselle ne veut plus qu'il reste ici ; le père de Mademoiselle ne veut plus qu'il reste ici , parce qu'il a fait un scandale dans la maison.

La Mère HENRI.

C'est donc la dispute d'hier.

BLAISOT.

Oui , c'est la dispute que ce pauvre M^r Dorville

a eu avec ce grand sec M^r Duroc, qui fait les affaires de Monsieur.

La Mère HENRI.

Le jeune homme qui croit que M^r Duroc est son rival, s'est échauffé.

BLAISOT.

Pardienne, ça va sans dire; il en a dit à l'homme d'affaires en veux-tu, en voilà; le père a tout sçu, crac, le congé.

La Mère HENRI.

Quoi! Dorville nommé d'avance le gendre de la maison par le père, a reçu son congé, dis-tu?

BLAISOT.

Laissez donc finir. Ce n'est pas un congé absolu: M^r Verseuil l'a fait venir ce matin devant lui, et il lui a dit: je vous ai toujours regardé comme un brave garçon; mais vous avez une mauvaise tête... Je suis content de votre bonne conduite; mais votre inconséquence avec Duroc et l'esclandre qui s'en est suivi, nous force à une séparation qui ne vous ôte pas mon amitié.

La Mère HENRI.

Et qu'a répondu ce brave garçon?

BLAISOT.

M^r je ferai tout ce qui vous fera plaisir... M^r Verseuil lui a pris la main: je suis un homme de parole, je vous estime, je vous aime, je veux compter sur

quelque chose pour ma Sophie et pour sa fortune, je me suis bien promis de ne penser à son établissement qu'à la paix; je vous ai choisi, plus d'extravagance, comportez-vous bien, c'est fini. Je faisois les chambres pendant toute la conversation, je n'en ai pas perdu une parole.

La Mère H E N R I.

Et M^r Dorville est obligé de partir?

B L A I S O T.

Il le faut bien. Oh! M^r Verseuil lui a signifié la chose en deux mots: j'aime l'ordre, l'union chez moi; il y a eu du bruit à cause de ma fille, on peut jaser, mal interpréter... il faut s'éloigner aujourd'hui.

La Mère H E N R I.

C'est-y Dieu possible!... un aimable garçon comme ça.

B L A I S O T.

Le futur de Mademoiselle... oh! comme il en veut à M^r Duroc; c'est lui qui a manigancé tout ça, j'en suis sûr.

La Mère H E N R I.

Etre obligé de s'en aller le jour d'un repas de fête, le jour que Monsieur voit la fin du procès qui l'a tourmenté six mois.

B L A I S O T.

Raison de plus: tout le monde y sera, les parties, quelques voisins, M^r Duroc sur-tout; M^r Dorville n'en peut pas être.

LES BRUITS

La Mère HENRI.

La mère Michel sait-elle ça?

BLAISOT.

Non, je vous dis, personne n'en sait rien.

La Mère HENRI.

Attends-moi une minute.

BLAISOT.

Où allez-vous donc?

La Mère HENRI.

Je reviens tout de suite...

BLAISOT.

Quoi! le Diable vous tente déjà.... Vous allez
bayarder.*La Mère HENRI.*Moi! ne t'ai-je pas promis?... Je vais faire un
tour à ma cuisine, l'heure s'avance.

BLAISOT, tirant une grosse montre.

Et moi, qui n'y pense pas... mon couvert qui
n'est pas mis; le monde qui va arriver: vous me
faites perdre tout mon temps; tenez, préparez les
serviettes, pendant que je vais porter la vaisselle.

SCÈNE II.

LA MÈRE HENRI disposant ses Serviettes et Nappes.

ARRIETTE.

Air: Des Trembleurs.

MA parole doit suffire,
 j'ai promis de ne rien dire;
 Mais, c'est un bien grand martire

Qu'un secret en pareil cas :
N'importe aujourd'hui personne
Ne le saura que Simone ,
Mon cousin de Carcassonne
Et la mère à Nicolas.

SCÈNE III.

LA MÈRE HENRI, SOPHIE, *cherchant avec précipitation.*

SOPHIE.

Ah! vous voilà, mère Henri, est-il ici? l'avez-vous vu?

La Mère HENRI.

Qui? l'amî Dorville, le prétendu?

SOPHIE.

Il n'est point sorti?

La Mère HENRI.

Comme son inquiétude la rend aimable.

SOPHIE.

Mais, répondez donc.

La Mère HENRI.

Non, Mademoiselle, il n'est pas sorti.... Où courez-vous? écoutez, écoutez, que je vous dise....

SOPHIE, *revenant.*

Eh! bien, quoi, voyons, dépêchons....

La Mère HENRI.

Il est donc vrai qu'on le met à la porte.

S O P H I E.

Dorville à la porte ! qui vous a fait un conte pareil ?

La Mère H E N R I.Sophie ne dit plus ses chagrins à son ancienne
bonne, elle a des secrets pour moi.

S O P H I E.

Tu es si peu circonspecte.

La Mère H E N R I.

M'a-t-on jamais entendu dire un mot sur quelqu'un ?

S O P H I E.

Mon père n'humilie point Dorville à ce point ;
mais, il n'en est pas moins vrai qu'il a prononcé sur
notre séparation, et tu sais qu'il ne revient jamais sur
sa parole.*La Mère* H E N R I.Oh ! je sais qu'il est bon père, et je sais aussi
que pour lui un non est un non.

S O P H I E.

N'importe, je sais aussi quel est mon devoir.

Air : De la Pitié filiale.

Mon père est maître de choisir
 Le moment de notre alliance,
 A celui qui m'a donné l'existence
 Je ne pourrai jamais désobéir.
 Oui, dans l'amitié conjugale,
 On peut trouver les plaisirs vrais ;
 Mais, mon cœur doit les trouver plus parfaits
 Dans la pitié filiale. (Bis.)

S O P H I E, s'apprêtant à s'en aller.

Adieu, ma bonne.

La Mère H E N R I.

Encore un moment, ma belle Sophie, vous êtes bien impatiente ; si Dorville n'est pas sorti, il faut nécessairement qu'il passe par ici, et puis sortiroit-il sans vous parler ?

S O P H I E.

Ce n'est pas ce que je dois craindre, tu as raison ; en quittant la maison pour quelque temps, il n'est point disgracié par mon père : que la prudence et ton amitié pour moi retiennent ta langue. . . . Qui te fait dire qu'on met Dorville à la porte ? . . . Ah ! de grace, ne répète point ces propos, s'ils venoient à l'oreille ou de Dorville, ou de mon père !

La Mère H E N R I.

Moi, répéter des propos, m'occuper des choses qui ne me regardent pas.

S O P H I E.

Je te prie de t'observer.

La Mère H E N R I.

A propos, que je vous conte ce qu'on m'a débité sur M^r Duroc, qui est la cause de tous vos chagrins.

S O P H I E.

Qu'as-tu appris sur ce méchant homme ?

La Mère H E N R I.

Il fait payer cher les services qu'il rend à votre père, qui est bien aveugle sur son compte.

S O P H I E.

Je le sais : que dit-on de lui ?

La Mère H E N R I.

Il se dit banquier, homme-d'affaires, homme de loi, que sais-je ! eh ! bien, son étude, sa banque, sa boutique, est au Perron ; c'est-là qu'il tient sa clique, il fait faire en dessous-main l'agiotage ; c'est un marchand d'argent.

S O P H I E.

Oh ! j'en ai comme toi la certitude.... Dorville sait deux traits de lui... mais qui a pu t'instruire de cela ?

La Mère H E N R I.

Est-ce qu'on ne me dit pas tout ? est-ce que je ne sais pas tout ?

S O P H I E.

Mon père ouvrira les yeux, je l'espère.

La Mère H E N R I.

Cet intrigant ne s'est-il jamais avisé de penser à vous ?

S O P H I E.

Il a eu une fois l'imprudence de me parler de ses prétentions ; mais je lui ai répondu de manière à ce qu'il n'y revienne jamais.

La Mère H E N R I.

Le magasin de votre père tente M^r l'agioteur.

S O P H I E.

Ma fortune et ma main sont à Dorville, de l'avou même de mon père.

DE PAIX.

75

La Mère HENRI.

Oui; mais, à la paix, je sais la résolution de M^r Ver-seuil... Quelle obstination singulière de ne vouloir vous établir qu'à la paix.

SOPHIE.

Telle est sa volonté... il faut s'y soumettre... il craint l'instabilité des fortunes, les pertes, l'incertitude que la guerre apporte au commerce; il ne veut faire le bonheur de sa fille, qu'en voyant le bonheur commun. Ah! mon cher Dorville, que cette paix arrive lentement.

La Mère HENRI.

Elle arrivera... c'est le besoin de tout le monde. Voulez-vous vous consoler du retard, écoutez ma chanson :

Sur l'Air : *Le pauvre tems* : Bis. (que la vieille chante dans la Caverne.)

Premier Couplet.

Ecoutez bien, écoutez bien, autrefois j'eus un père,
Et, comme vous, un petit bon ami;
V'là qu'un beau jour il prit son ton sévère
Et m'ordonna de différer aussi.
Quel contre-temps! pour un cœur quel ennui!
Mais il passoit, mais il passoit en m'occupant de lui.
En m'occupant de lui. (Bis.)

2^e Couplet.

Ainsi que moi, (Bis.) consolez-vous, ma chère,
Il faut gaiement prendre votre parti;

Obéissez aux ordres d'un bon père ,
 Tout en pensant au petit bon ami ;
 Tout en pensant au petit bon ami ;
 Tout en pensant , tout en pensant ,
 Au petit bon ami.
 Au petit bon ami.

Tenez , tenez , entendez-vous , voici Duroc , voici
 Pagioteur , il chante , il est content du malheur des
 autres.

S O P H I E , *s'en allant.*

Ah ! que j'évite ses regards . . . c'est le plus ridi-
 cule personnage. (Elle revient.) Ma bonne , de la
 discrétion.

La Mère H E N R I .

On n'a pas besoin de me la recommander ; soyez
 tranquille.

SCÈNE IV.

DUROC , LA MÈRE HENRI.

D U R O C ,

Air : Vaudeville des Visitandines.

V I V E N T les plaisirs de mon âge ,
 J'ai des écus et je suis veuf ;
 Je vais me remettre en ménage ,
 Avec un ange , un cœur tout neuf. (Bis.)
 Par mes calculs mon or abonde ;
 J'ai de l'esprit , de la santé ,
 J'aurai de la postérité ,
 Que je pousserai dans le monde. (Bis.)

La

La Mère HENRI, le contrefaisant.

Pouvez-vous, au déclin de l'âge,
Croire obtenir un cœur tout neuf?
Osez-vous parler de ménage?
Je vous condamne à mourir veuf. (Bis.)
Je conviens qu'en vous tout abonde,
Hors la raison et la santé,
Et que votre posterité
Ne peuplera jamais le monde. (Bis.)

*DUROC, applaudissant à la pointe du couplet de la
Mère Henri.*

Toujours le mot pour rire, Mère Henri ... bien ...
fort bien ... vive la gaité!

La Mère HENRI.

Allons, divertissez Monsieur.

DUROC.

J'aime assez la petite chanson.

La Mère HENRI.

Vous pouvez chanter à votre aise, vous; vous en
amassez.

DUROC.

Oui, mon enfant, les affaires marchent; ça va un
peu: à propos, tu sçais que je n'en fais jamais une
bonne, que mes bons amis ne s'en sentent; hier j'ai
vendu mes huiles, j'ai centuplé l'argent que je n'avois
pas avancé. (*Il rit.*) éh, éh, éh, éh! tiens, voilà
pour toi; à demain mon tabac; ah, ah, ah, ah!

La Mère HENRI.

A quelque chose malheur est bon.

B

D U R O C , *confidemment.*

Tu ne sais rien de nouveau ?

La Mère H E N R I .

Est-ce que je lis les gazettes.

D U R O C .

Je te parle de la maison , bonne pièce.

La Mère H E N R I .

Que voulez-vous que je vous apprenne : je suis toujours à ma cuisine.

D U R O C .

Que fait l'aimable Sophie ?

La Mère H E N R I .

Rien.

D U R O C .

Et son cher amant l'écervellé , l'étourdi , le faiseur d'esclandre , hém ; M^r Dorville ?

La Mère H E N R I .

On ne gagne rien à trop parler . . . on vous met ensuite dans les propos , et c'est fort désagréable : si l'on ne s'occupoit que de soi-même , tout iroit bien.

D U R O C .

La Mère Henri , je n'ai jamais compromis personne.

La Mère H E N R I .

Tenez , M^r Duroc , je fais un grand effort , . . mais si vous parlez . . .

D U R O C .

Sois tranquille et compte sur moi.

La Mère HENRI.

Vous allez donc faire mettre M^r Dorville à la porte ?

D U R O C.

Comment ça ? conte-moi ça. Ah ! ah !

La Mère HENRI.

Oh ! vous le savez mieux que moi.

D U R O C.

Non , le Diable m'emporte ; nous avons eu dispute , le papa a pris mon parti ; mais je ne savois pas qu'on le chassoit : c'est bien ce qu'il mérite.

La Mère HENRI.

Il faut qu'il parte , il ne soupera pas même ici , Monsieur l'a décidé.

D U R O C.

Il ne sera pas même de la fête ? oh ! la bonne nouvelle ! la Mère Henri , tu changes d'état , je le veux.

La Mère HENRI.

Je change d'état.

D U R O C.

Tu ne seras pas long-tems cuisinière de M^r Verseuil , tu te verras dans peu gouvernante chez M^r Duroc.

La Mère HENRI.

Je le vois venir. (*haut.*) Expliquez-vous.

D U R O C.

Dorville est chassé , le champ de bataille me reste. Le père a pris mon parti ; la fille tombera dans mes

filets ; Sophie est à moi ; je me marie et ton sort est fait.

La Mère HENRI.

Etes-vous bien sûr de votre calcul ?

D U R O C.

Immanquable. Jamais je ne me trompe. A propos de calcul , tu n'es pas sans intelligence en affaire de négoce , je sais ça. Je veux te donner l'avant-goût des profits. Je veux te charger dès demain d'une partie de savon.

La Mère HENRI, le badinant.

Quelle fortune je vais avoir.

D U R O C.

Tu verras , tu verras l'or et l'argent pleuvoir.

Air : Je suis heureux en tout , Mademoiselle.

Oui , mon enfant , oui , si je me marie ,
Avec ma Sophie ,
Ton sort fait envie
A tout le quartier.

De tous mes biens je te fais la fermière ,
Ta sœur , épicière ,
Ta fille , Mercière ,
Et ton fils , Courtier.

La Mère HENRI.

Jolie perspective !

D U R O C , *appercevant Blaisot.*

Tiens , tiens , le voilà ton garçon ; il est intéressant au possible : il vient à merveille : il se dégourdit. Je pousserai ça. Je pousserai ça....

SCÈNE V.

DUROC, LA MÈRE HENRI, BLAISOT.

BLAISOT, *un ballet à la main.*

AH! ça, dites-moi donc quand vous aurez fini de babiller, les affaires ne se font pas.

La Mère HENRI.

J'en ai fait de bonnes, va, mon ami.

BLAISOT.

Descendez donc à votre cuisine. V'là le moment du repas.

DUROC, *à part.*

Je l'ai dans ma manche.

La Mère HENRI.

Est-ce qu'il n'est pas commandé chez le traiteur, le repas d'aujourd'hui?

BLAISOT.

Et, à cause de ça, il n'y a plus rien à faire. Allons, tout manquera, je m'en lave les mains; il y a plus d'un mois que je vous le dis, vous me ferez perdre ma place.

DUROC.

Elle en a une autre.

La Mère HENRI.

Ne faites pas le raisonneur, je vous en prie, je sais mieux ce que j'ai à faire que vous.

B iij

BLAISOT.

Vous le prenez sur ce ton là , chacun pour soi.

SCÈNE VI.

DUROC, LA MÈRE HENRI, BLAISOT, SOPHIE.

SOPHIE.

LA-bonne , avez-vous oublié que nous avons du monde ? quelle négligence ! vous êtes à causer avec Monsieur , et rien n'est prêt.

DUROC.

C'est ma faute , belle Sophie , ne grondez pas.

La Mère HENRI.

Je vais , je descends ; on ne peut pas être partout. (*Bas à Sophie.*) J'en ai appris de belles : descendez , descendez , que je vous compte ça.

BLAISOT, *à part.*

Je voudrais bien qu'on lui lavât la tête une bonne fois.

SOPHIE.

Allons, je vous attends.

SCENE VII.

SOPHIE. DUROC.

DUROC.

MADemoiselle Sophie , Mademoiselle Sophie.

SOPHIE.

Monsieur , que voulez-vous ?

D U R O C.

Vous entendre, vous voir.

S O P H I E.

Je n'ai pas le tems.

D U R O C.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, il est bien intéressant pour vous.

S O P H I E.

Je ne suis pas curieuse.

D U R O C.

C'est votre père lui-même qui m'a chargé...

S O P H I E, *surprise et s'arrêtant.*

Mon père vous a chargé?....

D U R O C, *à part.*

L'expédient est-il bien trouvé pour la faire rester?

S O P H I E.

Eh! bien, voyons; Monsieur, je vous écoute.

D U R O C.

Un peu de patience. Vous savez qu'au sujet de votre établissement Mr votre père s'occupe sérieusement de ce qu'on appelle la stabilité de la fortune...

S O P H I E.

Après.

D U R O C.

La mienne est complète.

S O P H I E.

Elle a été rapide.

B iv

DUROC.

Jusqu'à l'excès.

SOPHIE.

Jusqu'au scandale , à ce que disent les malveillans.

DUROC.

*Air : Daignez m'épargner le reste.**Premier Couplet.*

En homme actif et diligent

j'ai su quadrupler ma fortune.

SOPHIE.

Doit-on faire cas d'un argent

Qui vient de la perte commune ?

DUROC.

Ma belle , il faut songer à soi.

SOPHIE.

Un travail utile et modeste ,

Est le premier des biens , je croi :

On n'en doit pas compte à la loi ,

Daignez m'épargner le reste.

DUROC.

Qu'entendez-vous par là ?

SOPHIE.

Que vous êtes peut-être moins riche que vous ne
pensez.

DUROC.

2^e Couplet.

Mes domaines valent de l'or :

Pour du papier j'en fis l'emplette ;

Le moindre est un riche trésor ,

Qui doit seul acquitter la dette.

SOPHIE.

Le dernier quart, en bons écus,
Sera payé, je vous l'atteste;
Les événemens imprévus
Menacent certains parvenus,
Daignez m'épargner le reste.

SCENE VIII.

DUROC, SOPHIE, LA MÈRE HENRI.

*La Mère HENRI.***M**^r Duroc, on vous demande.

DUROC.

Un moment; un moment.

SOPHIE.

Oh! vous ne gagnerez pas plus en restant; vous
avez entendu mon dernier mot.

La Mère HENRI.

Faut-il dire que vous n'y êtes pas? voyons, parlez,
décidez-vous, j'ai mon monde à servir; je ne suis pas
encore votre gouvernante.

DUROC.

Que me veut-on? qui me demande! la peste soit
des importuns.

La Mère HENRI.

C'est l'homme de la lettre-de-change d'Orléans.
Voilà ce qu'il m'a dit.

DUROC.

Ah! je sais..... Adieu, charmante Sophie; le commerce, le commerce avant le plaisir.

SOPHIE.

Vous réussirez mieux dans l'un que dans l'autre.

DUROC.

Je veux réussir dans tous deux; et pour vous, et pour vous seule, petite méchante... Oh! quelle est jolie! j'aime une femme qui se défend.

(Il sort en chantant.)

Résiste-moi, belle Sophie,

Tu me charmes quand tu dis non. (Bis.)

SCÈNE IX.

SOPHIE, LA MÈRE HENRI.

DUO

Du Vaudeville d'Arlequin, Afficheur.

SOPHIE.

QU'IL est sot, qu'il est orgueilleux!

La Mère HENRI.

Ah! quel impudent personnage!

SOPHIE.

Oser me parler de ses feux.

La Mère HENRI.

C'est un galant du premier âge.

Je ne puis souffrir ce hihou.

S O P H I E.

Il a le don de me déplaire.

La Mère H E N R I.

Convénez que, de ce vieux fou,
J'ai bien sçu vous défaire.

La Mère H E N R I.

Ne vous ai-je pas débarrassée bien à propos?

S O P H I E.

Oh! je te remercie.

La Mère H E N R I.

J'ai causé avec lui tantôt... Que je vous conte,
que je vous conte ce qu'il m'a dit.

S O P H I E.

Ma bonne, dans un autre moment... retourne à
tes affaires; que tout soit préparé selon les vœux de
mon père.

La Mère H E N R I.

Que je vous dise seulement deux mots.

S O P H I E.

Tu m'instruiras de tout; je suis dans une inquié-
tude: mon père est avec Dorville.

La Mère H E N R I.

Oui, sur le balcon du jardin.

S O P H I E.

Il lui fait ses adieux.

La Mère H E N R I.

Ils ne sont plus ensemble; et dès que j'ai vu votre

père rentrer dans son appartement, j'ai couru, j'ai saisi l'heureuse occasion qui s'est présentée de vous débarrasser de ce vilain homme : tenez, tenez, voilà M^r Dorville.

S O P H I E.

Oui, le voilà; c'est lui, ma bonne, laisse-nous.

La Mère H E N R I, se retirant.

Pauvres enfans, je voudrois bien pouvoir écouter ce qu'ils vont dire.

SCÈNE X.

D O R V I L L E, S O P H I E.

D O R V I L L E, *accourant avec empressement.*

MA chère, ma belle Sophie.

S O P H I E.

Dorville, tu viens de parler à mon père.

D O R V I L L E.

Oui, Sophie... Maudite violence ! que ce Duroc est odieux !

S O P H I E.

Tu ne nous restes pas, je le vois, mon père persiste dans son dessein.

D O R V I L L E.

L'a-t-on jamais fait changer, une fois qu'il a manifesté sa volonté ! comblé de ses faveurs, de son estime,

de son amitié, il n'en faut pas moins que je sorte ,
que je m'éloigne ; ma scène avec Duroc a tout fait :
tu connais ton père , aimable Sophie , j'ai encore son
cœur ; mais le bruit , l'éclat le tourmente ; il obéit aux
bienséances , aux préjugés ; il craint les discours de
l'envie ; j'ai accédé à toutes ses raisons ; il n'a accusé
que ma tête ; il ne m'a point défendu de vous rendre
quelques visites ; mes sentimens , ma conduite sont
toujours irréprochables à ses yeux ; j'aurai la main de
ma Sophie , il me la promet , il me la destine ; mais
il faut attendre le bonheur.

S O P H I E.

Que le tems en est éloigné.

D O R V I L L E.

Sa résolution est précise , invariable ; nous l'avons
long-tems combattue en vain ; à la paix , Sophie , à
la paix.

S O P H I E.

Air : On peut avec un cœur sensible.

1^{er}. Couplet.

A ce mot , qui de la Patrie
Promet le calme et le bonheur ,
Je sens que mon ame est guérie
De son inquiète douleur ;
J'en crois un père qui nous aime
En différant nos tendres nœuds.
Oui , la félicité suprême
Est de voir tout le monde heureux. (Bis.)

2^e. Couplet.

DORVILLE.

Je partage , ma tendre amie ,
 Tes sentimens et tes souhaits ;
 Attendons l'époque chérie
 Qui doit nous unir à jamais :
 De cette paix si desirable
 Chacun bénira le retour ;
 Puisse-t-elle être aussi durable
 Que nos sermens et notre amour. (Bis.)

SCÈNE XI.

DORVILLE, SOPHIE, LA MÈRE HENRI.

*La Mère HENRI retroussée , avec l'air d'un travail
 forcé.*

J'AI mis la main à l'ouvrage ; il ne me faut à moi
 qu'un instant , qu'un coup de main pour finir ; tout
 est disposé , je suis prête à servir , si l'on veut.

SOPHIE.

Fort bien , ma bonne , fort bien.

La Mère HENRI.

A présent j'ai du tems devant moi , nous pouvons
 causer une minute ; voulez-vous que je vous raconte.

DORVILLE.

Tu prendras un autre moment.

SOPHIE, *tristement.*

Dorville nous quitte.

La Mère H E N R I.

Décidément ? quoi ! il ne sera pas de la fête , lui
qui a commandé le repas hier matin ?

D O R V I L L E.

Tu m'en fais souvenir : je me suis chargé de ce
soin , à la nouvelle du procès de Mr Versenil ; j'étois
loin de prévoir la scène qui a eu lieu le même jour.

La Mère H E N R I.

Que cette réjouissance sera triste.

S O P H I E.

Dorville n'en sera pas.

D O R V I L L E.

Peut-être , qui peut prévoir.

S O P H I E.

Comment ?

D O R V I L L E.

L'amour est ingénieux.

S O P H I E.

Que veux-tu dire ? ma bonne , laisse-nous , je t'en
prie , nous n'avons plus qu'un moment.

La Mère H E N R I.

Allons , consolez-vous , parlez , parlez à votre aise ;
il n'y a que ce bonheur dans le monde.

SCÈNE XII.

DORVILLE, SOPHIE.

SOPHIE.

QUOI! tu voudrais désobéir à mon père?

DORVILLE.

Je n'en ai pas l'intention.

SOPHIE.

Et malgré les observations qu'il t'a faites, tu seras du repas ce soir?

DORVILLE.

Non, je ne serai pas au nombre des convives; mais je pourrai peut-être te voir.

SOPHIE.

Explique-toi.

SCÈNE XIII.

BLAISOT, DORVILLE, SOPHIE.

BLAISOT, *des assiettes sous les bras, criant de loin.*

MADemoisELLE, mademoiselle, M^r Dorville, M^r Dorville, est-ce qu'ils sont sourds: mademoiselle Sophie, v'là le papa.

SOPHIE.

Allez, allez, Dorville.

DORVILLE.

Adieu, Sophie, adieu.

SCENE

SCÈNE XIV.

M^r VERSEUIL, SOPHIE, BLAISOT.M^r VERSEUIL, à *Blaisot*.**E**H ! bien , avance-t-on , tout est-il disposé ?

BLAISOT.

On n'a pas oublié un zéro de tout ce que monsieur a ordonné ; tout est arrangé , tout est propre , tout est reluisant qu'on se mireroit par-tout.

M^r VERSEUIL.

A la bonne heure.

BLAISOT.

S'il y a un domestique dans Paris qui gagne le double de ses gages par son travail , c'est bien le fils cadet de la mère Henri.

M^r VERSEUIL.

Blaisot est modeste. . . . Eh bien , Sophie , comme te voilà rêveuse.

SOPHIE.

Non , mon père.

BLAISOT, *revenant*.

Monsieur voit que je me suis un peu approprié pour le repas ; veut-il que je mette ma veste jaune ?

M^r VERSEUIL.

Quelle demande me fais-tu là ?

C

BLAISOT.

Air : L'autre jour la p'tite Isabelle

Je dis ça, pour que l'on m'entende,
 Et vous sçavez bien le pourquoi;
 Monsieur, ce que je vous demande
 Est bien plus pour vous que pour moi.
 Quand j'irai vous verser à boire,
 Bien couvert, pendant le repas,

 Pour qui la gloire (bis.),

 Dans ce cas,

 Avec ma veste des décades ?

(Parlez,) on dira : mon Dieu ! quel aimable garçon !
 que ce jeune-homme est propre sur lui ; que ses maîtres
 sont riches, pour l'habiller si joliment. . . Alors tous
 vos amis, toutes les personnes, tout le monde me
 remarquera.

 Et si j'ai toutes les ceillades,

 Cet honneur vous regardera.

M^r VERSEUIL.

Mets ce que tu voudras. Eh ! bien, Sophie.

BLAISOT, se retirant et interrompant M^r Verseuil.

Monsieur est bien bon.

SCENE XV.

M^r VERSEUIL, SOPHIE.

SOPHIE.

P U I S - J E avoir des chagrins auprès d'un si bon
 père.

M^r VERSEUIL.

Où, mon enfant, vous en avez; mais je parle et j'agis en homme : je ne veux pas qu'une fille sage et prudente devienne l'objet des entretiens calomnieux. . . . Ma Sophie, embrasse ton meilleur ami.... Dorville s'éloigne avec mon estime et il est sûr de mes promesses et tu sçais qu'on y peut compter; mais tu sçais aussi mes craintes, mon éloignement pour le bruit, les propos de l'indiscrétion, les apparences, l'ombre même de tout ce qui n'est pas dans les convenances, qu'un père de famille doit consulter, m'inquiète, m'afflige et me force à des sacrifices.

S O P H I E.

Vous ne parlez que des apparences.

M^r VERSEUIL.

Sa conduite est irréprochable. . . . Il est, comme toi, dans mon cœur. . . . Quand les liens que je désire seront formés, vous ne me quitterez ni l'un ni l'autre.

S O P H I E.

L'époque en est peut-être encore bien éloignée?

M^r VERSEUIL.

Il faut l'attendre : je tiens à ma résolution, elle est invariable. . . . Soit combinaison, prudence, bizarrerie, tort peut-être, point d'établissement, sans la stabilité, l'ordre, l'accord que je souhaite; à la paix, ma fille, à la paix : avant ce terme, que j'ai fixé au

desir de Dorville et à ton bonheur, son séjour prolongé dans ma maison, après les scènes qui ont eu lieu, ne peut être dans mes principes ni dans les tiens.

S O P H I E.

Qui peut résister à vos raisons.

M^r V E R S E U I L.

Qui sacrifie trop à l'opinion, est un hypocrite ;
qui la brave ouvertement, est un sot.

S O P H I E.

Mon cœur n'a pas besoin de preuves pour vous obéir.

M^r V E R S E U I L.

Air : Pourriez-vous bien douter encore

j'étois bien sûr que ma Sophie
De mon cœur entendroit la voix,
Dorville, à qui le sort nous lie,
Ne s'est oublié qu'une fois ;
Mais, avant le tems nécessaire
Que j'ai prescrit à son retour,
La raison vient d'un ton sévère
Accorder l'honneur et l'amour.

SCÈNE XVI.

DUROC, M^r VERSEUIL, SOPHIE.

D U R O C.

Ah ! vous êtes visibles enfin.

M^r V E R S E U I L.

Demain le courrier... J'ai fini ma correspondance

D U R O C.

Que ne me chargez-vous de ce soin ? je voudrois avoir toutes vos affaires entre les mains.

S O P H I E, *à part.*

Elles seroient bien placées.

D U R O C.

A propos, voilà votre livre.... Il ne m'a pas converti, je ne me départs pas de mon opinion.

M^r V E R S E U I L.

Ma fille partage la mienne, et nous sommes tous contre vous. (*Il remet le livre à sa fille.*)

S O P H I E, *lisant le titre.*

Des avantages de la paix, pour la fortune publique et particulière.

Oh ! l'auteur les prouvé assez clairement.

D U R O C.

Je ne m'en suis pas aperçu.

M^r V E R S E U I L.

Que vous êtes opiniâtre, mon cher Duroc : quoi ! vous ne voyez pas, vous ne concevez pas que le commerce ne fleurit, que par les relations extérieures, qu'autant que les bras que la guerre lui enlève lui seront rendus.

D U R O C.

Je n'en conviens pas ; je n'ai jamais fait d'aussi bonnes affaires qu'aujourd'hui : j'ai le bonheur de pou-

voir offrir une fortune assez complète à la femme qui me plaira.

MR VERSEUIL.

Comment, toujours juger par vous?... Il ne s'agit point ici de tel ou tel individu; c'est de la prospérité de tous que je vous parle.

DUROC.

Je suis dans les grandes affaires, moi, vous ne l'ignorez pas; les faiseurs de livres ne savent pas ce que je sçais, en fait de commerce.... Il va le mieux du monde; nous vivons, vous pouvez m'en croire.

MR VERSEUIL.

Il n'est pas question des hazards particuliers, qui font qu'un commerçant, sur mille, a le bonheur de réussir.

DUROC.

Un commerçant, je vous en citerai jusqu'à demain... Tout marche.... Je vous le dis, la paix n'est pas si nécessaire que vous pensez.

MR VERSEUIL.

Ah! c'est trop fort; vous extravaguez.

SOPHIE.

Non, mon papa: monsieur parle d'après des raisons très-solides pour lui.

MR VERSEUIL.

Comment!

S O P H I E.

*Air : La comédie est un miroir**Premier Couplet.*

Pourroit-il remplir tour-à-tour
 Son porte-feuille et sa cassette,
 Si l'on voyoit le monde un jour
 D'une intelligence parfaite ?
 Quand les esprits sont inquiets,
 Le talent de monsieur s'exerce ;
 Pourroit-il désirer la paix,
 La guerre est bonne à son commerce ?

D U R O C, à Sophie.

Ce n'est pas moi seul que j'envisage.... Vous
 exagérez un peu trop.

M^r V E R S E U I L, à part.

Elle est piquante.

S O P H I E.

1^{er}. Couplet. Même air.

Ce que j'avance, est démontré
 Par le tableau de sa fortune ;
 Il fut long-tems pauvre, ignoré,
 Il en garde encor la rancune.
 Il compte enfin par million,
 Son or s'accroît, son esprit perce ;
 Pourroit-il aimer l'union,
 Il faut du trouble à son commerce.

D U R O C.

Il y a de la malice dans votre fait, charmante Sophie

C iv.

M^r VERSEUIL.

Elle se venge; vous n'aimez pas la paix.

SCÈNE XVII.

DUROC, M^r VERSEUIL, SOPHIE, LA MÈRE
HENRI, LE TRAITEUR, *portant le souper et*
traversant le théâtre, DORVILLE, *déguisé.*

La Mère HENRI, *aux Garçons.*

AVANCEZ, mes enfans, par ici; prenez garde;
entrez par-là. *Elle les suit.*

M^r VERSEUIL.

Quoi! déjà le souper?

La Mère HENRI.

Oui, monsieur, vous m'avez dit d'avertir quand la
compagnie seroit arrivée, elle est presque toute dans
la maison.

M^r VERSEUIL.

Ah! ah! que j'aïlle recevoir mon monde... Sophie
donne un coup-d'œil à la table et viens ensuite faire
les honneurs. *Il sort.*

DUROC.

Méchante, voulez-vous que je vous aide?

SOPHIE.

La politesse me défend de répondre.

DUROC.

Non, parbleu, ne vous gênez pas.

SOPHIE.

Vous me gênez déjà beaucoup.

DUROC.

C'est différent.... Il ne faut pas contredire les femmes. je les connois. Eh! *qui va piano, va sano.*

SCÈNE XVIII.

SOPHIE. DORVILLE, *déguisé en garçon, il revient de la salle à manger, et épie le moment de voir Sophie seule.*

SOPHIE à Dorville, *sans le regarder beaucoup.*

MONSIEUR, avez-vous tout apporté?

DORVILLE, *se cachant.*

Oui mademoiselle.

SOPHIE.

Pourriez-vous disposer de votre tems, nous n'avons que Blaisot pour le service du repas? en reconnoissant vos soins, pourriez-vous?....

DORVILLE.

Vous le désirez, vous l'ordonnez, je resterai, belle Sophie.

SOPHIE.

Quels traits! que vois-je! qu'ai-je entendu!... quoi!.... Dorville, c'est vous? ô quelle impardonnable imprudence!

LES BRUITS

DORVILLE.

Indulgente et chère Sophie, ne crains rien, impossible d'être reconnu, si ma voix n'est pas entendue; pardonnez à mon trouble, à mon indiscretion, à mon amour; je suis certain qu'on ne m'a éloigné aujourd'hui que pour abuser ton père sur mon compte. Duroc a ses projets, ses créatures; il a formé son projet; il doit faire parler à Verseuil pour lui et contre moi; il a choisi ce jour de fête, cette réunion; j'y assisterai, j'y serai, j'y verrai ma Sophie, et nul autre que toi ne pénétrera ce mystère.

SOPHIE.

Je ne puis revenir de mon étonnement : vous me perdez, vous vous perdez, retirez-vous, retirez-vous.

DORVILLE.

Ma Sophie.

SOPHIE.

Ah ! je ne vous reconnois plus.... Je tremble... Obéissez, éloignez-vous... ou je renonce à vous pour jamais.

DORVILLE.

Quoi ! tu veux....

SOPHIE.

Air : *Oui Noir*

D'un dessein téméraire
Contre vous entrepris,
Le courroux de mon père
Sera le digne prix.

(Bis.)

DE PAIX.

49

DORVILLE.

Aux regards de l'amour,
Cet innocent détour
Doit paroître excusable.

SOPHIE.

Il est impardonnable.

DORVILLE.

Tant de rigueur m'accable.

SOPHIE.

Ah ! sortez promptement.

DORVILLE.

Comment ?

SOPHIE.

Comment ?

Je le veux, je le veux à l'instant.

DORVILLE.

Je ne veux, je ne veux qu'un instant.

SOPHIE.

Dorville, Dorville, laissez-moi.

DORVILLE.

2^e Couplet.

On prétend, ce soir même,
Disposer de ta foi,

SOPHIE.

S'il est vrai que tu m'aime,
Va, fuis, éloigne-toi.

(Bis.)

DORVILLE.

Je tombe à tes genoux.

SCÈNE XIX.

ENTRIO.

M^r VERSEUIL, *entrant.*SOPHIE, *l'apercevant.*

Ah ! ciel ! c'est fait de nous :
Voici, voici mon père.

M^r VERSEUIL, *le surprenant aux genoux.*

Que vois-je ! quel mystère !
Quel est ce téméraire ?
Dorville, quoi ! c'est vous ?
C'est vous ? c'est vous ?
Redoutez (bis.) mon courroux.

SOPHIE.

DORVILLE.

Ah ! calmez (bis.) ce courroux. Ah ! calmez (bis.) ce courroux.

M^r VERSEUIL.

Sortez, jeune imprudent, je vous l'ordonne ; évitons un plus grand éclat. . .

DORVILLE.

Je sens que je n'ai point d'excuse. . . Mais ma justification est dans mes craintes ; on veut me perdre dans votre esprit.

M^r VERSEUIL.

Vous vous chargez seul de ce soin.

SOPHIE.

Dorville, obéissez.

DE PAIX.

45

MR VERSEUIL.

J'entends du monde.... On vient.... Est-il possible !

DORVILLE.

Je me retire.... pardonnez-moi.

SCÈNE XX.

MR VERSEUIL, SOPHIE, BLAISOT, *habillé.*

MR VERSEUIL, à Sophie.

VOUS voyez comme on vous respecte....

SOPHIE.

Mon père.....

BLAISOT.

Monsieur, v'là la compagnie qui monte... Qu'est-ce qu'il a donc, le garçon pâtissier, il s'en alloit tout en pleurant ? est-ce qu'il a cassé quelque chose ?

MR VERSEUIL.

Tout le monde est venu, Sophie, entendez-vous.

BLAISOT.

Tenez, parguenne, les v'là tous.

SCÈNE XXI.

M^r VERSEUIL, **SOPHIE**, *allant au-devant*, **LA MERE HENRI**, **BLAISOT**, **DUROC**, *à la tête des Convives* ; il a un gros bouquet à la main et il est l'organe de la compagnie qui vient féliciter **M^r Verseuil** sur le gain de son procès. . . . Ce chant est dans le genre de l'air du magister de l'amoureux de quinze ans.

DUROC, *s'avancant avec tous les convives.*

CHŒUR.

QUEL beau jour pour nous

Vous nous voyez tous,

Remplis de vos vertus,

Offrir nos tributs,

Unir nos bouquets,

Nos vœux, nos couplets,

Et nous venons exprès

(bis.)

Chanter sans apprêts.

DUROC, *seul.*

La justice

Est propice

A vos plus chers intérêts.

J'ose dire

Qu'on respire

Depuis le succès

De votre procès.

TOUS EN CHŒUR.

Quel beau jour, etc.

DE PAIX.

47

D U R O C, *seul.*

Ah ! jouissez long-tems
De ces doux agrémens,
Chacun de nous vous apporte son gage;
On partage
L'avantage
Par vous bien acquis
Sur vos ennemis.

T O U S E N C H Œ U R.

Quel beau jour, etc.

M^r V E R S E U I L.

Je suis bien sensible à vos bontés.

D U R O C, *à part.*

j'avance mes affaires ce soir.

La Mère H E N R I.

J'en pleure de joie.

B L A I S O T.

Je ne me suis jamais si bien diverti.

S O P H I E, *à part.*

Quelle situation !

M^r V E R S E U I L.

Je gagne deux fois mon procès... Mes bons
amis, que j'ai de graces à vous rendre.

D U R O C.

Vous méritez tous nos hommages... (*A part.*)
Mon mariage se conclut au dessert, j'en suis sûr.

M^r V E R S E U I L.

Allons, Duroc, allons, puisque vous vous chargez

si bien des honneurs de la maison, donnez la main à madame Hervey ; vous , Sophie , conduisez monsieur et allons nous mettre à table.

BLAISOT.

Une minute, monsieur, on ne peut pas entrer ; j'ai oublié de mettre les deux jolis plateaux que vous avez acheté avant-hier dans la rue J. J. Rousseau.

La Mère HENRI.

Te tairas-tu, maudite langue.

SCENE XXII.

Les mêmes Acteurs, DORVILLE, dans ses habits ordinaires.

BLAISOT.

V' LA monsieur Dorville.

SOPHIE.

Je tremble.

Mr VERSEUIL.

Ah ! quelle indiscrétion... Dissimulons : je croyois que des affaires pressantes nous privoient ce soir de votre présence. Quel sujet vous ramène ! que demandez-vous ?

DORVILLE.

L'honneur de vous parler un seul instant.

Mr VERSEUIL.

Il ne s'agit point d'honneur entre nous ; parlons de plaisirs et d'amitié. Messieurs, mille pardons, un moment, je vous prie ; Dorville, entrons dans mon cabinet.

DORVILLE.

DORVILLE.

Rien n'est moins nécessaire, monsieur; ne vous dérangez pas; je ne dis qu'un mot et je pars, la société peut l'entendre.

DUROC.

Monsieur, nous vous écoutons.

DORVILLE.

C'est pour vous seul, monsieur, que la nouvelle ne sera pas heureuse.

MR VERSEUIL.

Que va-t-il dire?

DORVILLE.

Respectable ami, bon père, digne citoyen, je viens doubler pour vous le prix de votre fête; un heureux hasard m'a servi; je viens d'apprendre, à l'instant même, ce qui fait depuis si long-tems l'objet de vos plus chers desirs.

MR VERSEUIL, à Dorville.

Parlez, parlez, quelle est cette nouvelle?

DORVILLE.

Air : *Du Vaudeville de l'Officier de fortune.*

Tous les Français doivent m'entendre,
J'annonce une divinité;
De l'olympé elle va descendre
Pour consoler l'humanité.
Elle vient après la victoire,

D

LES BRUITS

Dont le front est ceint d'un laurier,
Unir aux palmes de la gloire
Le doux rameau de l'olivier.

T O U S, après le couplet.

Quoil vous nous annoncez la paix.

M^r V E R S E U I L.

O bonheur inespéré ! ... les préliminaires de la paix sont signés.

S O P H I E.

Ah ! s'il étoit vrai.

D U R O C, à part.

Pas possible.

D O R V I L L E.

Rien n'est encore officiel ; mais je tiens cette consolation nouvelle d'un homme aussi vrai , aussi probe , d'un aussi bon français que vous ; j'ai rempli le vœu de mon cœur ; une affaire importante m'oblige de vous quitter , je me retire.

M^r V E R S E U I L.

Ah ! quelle joie ! mes amis , mes chers amis ! la paix , le bonheur de la France. (*Il croit Dorville encore là*)
Mais , répète-moi donc , mon ami où est-il ? où est Dorville ?

S O P H I E.

Il s'est retiré.

La Mère H E N R I.

Oui , monsieur , voilà qu'il descend.

Mr VERSEUIL.

Il nous quitte, et pourquoi ?... Allez, allez, courez après lui ; qu'il revienne ; il vient remplir nos cœurs d'espérance et de joie, et il ne nous donne pas le tems de le remercier à loisir.

BLAISOT, *criant à la porte de l'escalier.*

Mr Dorville, Mr Dorville, remontez, vous soupez ici, Monsieur l'a dit.

La Mère HENRI.

Le voici, le voici.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes ACTEURS.

Mr VERSEUIL, *à Dorville qui revient.*

DORVILLE, quelque arrangement que tu aies pris, donne-nous ce soir la préférence sur tes affaires.

DUROC, *à part.*

Voilà le diable.

DORVILLE, *souriant.*

Je ne ferai pas un grand effort.

SOPHIE.

Je respire.

Mr VERSEUIL.

Tu m'as voulu parler devant tout le monde, je vais

D ij

LES BRUITS

imiter ton exemple ; plus de motif pour me taire : en différant l'établissement de ma fille , je ne voulois pas même de fréquentes visites de son prétendu ; en éloignant son mariage , j'éloignois l'époux choisi par mon cœur ; le terme en étoit à la paix c'est mon engagement , ma parole ; tu me dis que les préliminaires sont signés , ton contrat le sera demain . . Mes amis , voilà mon gendre.

S O P H I E , *embrassant son père.*

O tendre père !

D O R V I L L E , *l'embrassant en même tems.*

Généreux ami.

D U R O C , *à part.*

J'ai mon congé.

M^r V E R S E U I L .

Point de remerciements . . . je me fâche quand il le faut ; mais je n'oublie point ma parole : allons , mes bons amis , une double fête , comme l'a fort bien dit Dorville, celle de la patrie et celle de la paix du ménage.

D U R O C .

M^r Verseuil , j'ai une grace à vous demander.

M^r V E R S E U I L .

Parlez.

D U R O C .

C'est de me permettre de n'assister ni à l'une , ni à l'autre de ces fêtes.

M^r V E R S E U I L.

Liberté entière, mon cher Duroc... La paix vous afflige, votre opiniâtreté me confond... Vous me feriez douter si vous êtes français.

La Mère H E N R I.

Bravo.....

D U R O C.

Voilà qui est dit, pas tant de paroles : demain je vous rapporte vos papiers.

M^r V E R S E U I L.

Tout comme il vous plaira.

D U R O C.

Je prends congé de vous, incessamment après souper.
(*A part.*) Je vais toujours me mettre à table.

B L A I S O T.

Il prend ses précautions.

D O R V I L L E.

Il est d'une humeur bien guerroyante.

M^r V E R S E U I L.

Laissons-le dans son opinion, et qu'il ne trouble pas nos plaisirs.

D O R V I L L E.

Je peux donc vous nommer mon père ?

M^r V E R S E U I L.

Occupons-nous de la Patrie, jouissons du bonheur public.

LES BRUITS

BLAISOT.

Pour mettre tout le monde en gaieté, si monsieur
veut me le permettre, je vais chanter une petite ronde,
qui, j'en suis sûr, ne déplaîra pas à la compagnie.

M^r VERSEUIL.

Chante, mon ami, chante.

T O U S.

Chante, Blaisot, chante.

BLAISOT.

Allons, faites chorus, v'là que m'y v'là.

R O N D E.

Sur l'air : *Dans la paix et l'innocence, du Club des
Bonnes Gens.*

Premier Couplet.

Gua guère qu' sous la coudrette
J'entendis un bon vicillard,
Consoler une fille.
D'un bien pénible retard.
Ah! quel jour, lui disoit-elle,
D'la guerre viendra mon berger?
Il lui répondit, Mam'zelle,
Pour ça n'faut pas s'affliger, (Bis.)

(Chacun danse et répète le dernier vers.)

2^e. Couplet.

C'est un' chos' ben naturelle
Que de d'sirer son amant,

DE PAIX.

27

Rassurez-vous donc, la belle,
Il reviendra plus constant.
N'est-c' point un espoir frivole ?
Ayez pitié d'mon tourment :
Ah ! comptez sur ma parole.

(Parlez vite.) » Mais quand, s'il vous plaît ; parlez-
» moi plus clairement, vous qui voyez mon trouble,
» ma douleur, mon désespoir, expliquez-vous mieux,
» je vous en conjure : le verrai-je bientôt, ce cher
» petit bon ami ! »

A la paix, ma chère enfant. (Bis.)

(Chacun danse et répète le dernier vers.)

3^e Couplet.

C'tte paix, s'il faut vous en croire,
Va donc s' faire bien promptement.
Ignorez-vous qu'la victoire
En avance le moment ?

(Parlez vite.)

« Ah ! vous me ravissez, dit au vieillard, c'tte jeune
» poulette, j' me sens soulagée par vot discours, il
» a passé jusque dans mon cœur et je l'appuie z'avec
» toute la force du sentiment dont je puis être capa-
» ble. . . . A l'instant le bon-homme lui répondit, là
» tout de suite en impromptu, après avoir réfléchi.

J'aime à voir jeune bergère
Vot' cœur bannir ses regrets.

(Parlez vite.) » Elle, alors toute résignée et pensant

» autant à la Patrie qu'à son amant, lui réplique :

Qu'il ne quitte pas la frontière

Je n' l'attends plus qu'à la paix. (Bis.)

(Chacun danse et répète le dernier vers.)

VAUDEVILLE.

Air nouveau : De la composition de la citoyenne Clery.

SOPHIE.

Premier Couplet

Le bonheur fuyoit de ces lieux,

Un instant le rappelle :

Si le matin fut orageux,

Que la soirée est belle ;

Je vois tous les cœurs satisfaits,

Par-tout la gaieté brille,

Les ris, les jeux, avec la paix,

Rentrent dans ma famille. (Bis.)

(Chacun répète en chœur ces deux derniers vers.)

2^e Couplet.

M^r VERSEUIL.

Mes enfans, quand l'ordre est troublé

Le Dieu d'Hymen murmure ;

DE PAIX.

37

Si l'astre du jour est voilé,
La terre est sans parure :
L'amour même perd ses attraits
Au milieu des orages.
Souvenez-vous que c'est la paix
Qui fait les bons ménages. (Bis.)

3^e. Couplet.

DORVILLE.

Jouissons des transports nouveaux
Dont notre ame est remplie ;
On voit dans ces rians tableaux
Le charme de la vie.

SOPHIE.

Les fleurs d'amour, les myrtes frais
Elèvent leurs feuillages,
Quand l'arbre chéri de la paix
Leur prête son ombrage. (Bis.)

4^e. Couplet.

DORVILLE.

Des biens et des plaisirs divers
C'est la source féconde :
Vos vœux, vos desirs les plus chers,
Sont le calme du monde.

LES BRUITS

M^r VERSEUIL.

La victoire assure au Français
 Sa noble indépendance ,
 Mes bons amis , c'est à la paix
 Qu'il devra l'abondance. (Bis.)

5^e Couplet.

DORVILLE.

Malgré Duroc et son humeur ,
 La fraude et la rapine ,
 Auprès du commerce en vigueur
 Vont tomber en ruine.
 Les talens , les arts , les succès
 De la belle Uranie
 Vont refléurir , c'est à la paix
 Que brille le génie. (Bis.)

6^e Couplet.

DUROC.

Vous venez de me convertir
 Et j'assiste à la fête :
 Ma foi , la guerre peut finir ,
 Ma fortune est complotte.
 Ce qui peut calmer les regrets
 D'un amant qu'on délaisse ,

DE PAIX.

59

Est de pouvoir, du moins en paix,
Jouir de sa richesse. (Bis.)

7^e. Couplet.

La Mère H E N R I.

Vous vous consolez aisément
Dans votre heureuse pompe,
Je vais, moi, parler franchement,
Votre calcul vous trompe,
Cette époque, douce aux Français,
Pour vous peut être amère;
La Patrie, en faisant la paix,
Vous déclare la guerre. (Bis.)

8^e Couplet.

B L A I S O T.

Mam'selle, voilà mon bouquet,
Je crois qu'il est honnête,
Vous y'la l'compliment qu'on m'a fait
Pour le jour de ma fête.

S O P H I E.

Gardez vos fleurs et vos couplets
Pour le moment prospère,
Où l'on célébrera la paix
De la famille entière. (Bis.)

F I N.

De l'Imprimerie de GUILHEMAT,
rue Serpente, N^o. 23.

DECEMBER

1777

TO THE

MEMBERS OF THE

LEGISLATIVE ASSEMBLY

OF THE STATE OF NEW YORK

IN SENATE

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

IN ANSWER TO A RESOLUTION

PASSED BY THE SENATE

APRIL 1777

ALBANY:

PRINTED BY

JOHN B. COOPER

AT THE

PRINTING OFFICE

OF THE

LEGISLATIVE ASSEMBLY

OF THE STATE OF NEW YORK

IN SENATE

REPORT

OF THE

